



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

jokkoo

#21 ★ janvier – mars 2015 ★



LIONEL ZINSOU
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES
AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Chers Amis, je suis heureux de m'adresser à vous en tant que Président de la société des Amis du musée du quai Branly, et honoré de m'être vu confier cette belle mission. Je succède à Monsieur Louis Schweitzer, Président fondateur de votre Association qui, pendant plus de 12 ans, a accompagné le musée dans son développement et soutenu son rayonnement. Il en est désormais le Président d'Honneur et nous lui disons notre très amicale reconnaissance. C'est avec plaisir et enthousiasme que je m'investirai au service de ce musée unique et universel.

En ce début d'année 2015, je souhaite rendre hommage à Monsieur Abdou Diouf qui vient d'accepter de devenir membre d'honneur de la société des Amis. Son destin au service de son pays, le Sénégal, son combat pour la démocratie, son engagement pour la promotion de la langue française en tant que président de l'Organisation internationale de la Francophonie donnent tout leur sens aux valeurs d'universalité que défend le musée.

Avec vous tous, amateurs, donateurs, collectionneurs, marchands, passionnés d'art, je m'attacherai à faire grandir le Cercle des Amis. Nous avons la chance de pouvoir nous appuyer sur l'exceptionnelle programmation des expositions du musée pour faire venir de nouveaux membres, en France et en Europe bien sûr, mais aussi en Afrique, en Océanie, en Asie ou aux Amériques, terres d'origines de nos collections. J'aimerais que, dans un avenir proche, la société des Amis soit encore un peu plus à l'image de son musée : ouverte aux cultures et au dialogue entre les peuples et les civilisations, cosmopolite, universelle. Grâce à vos dons, nous consoliderons et tenterons de développer notre soutien financier au musée afin d'enrichir les collections, de les valoriser et de favoriser leur étude et leur documentation pour que le plus grand nombre puisse les découvrir et apprendre à les connaître.

Ce vingt-et-unième numéro voit la naissance d'une nouvelle rubrique, « Les disparus du quai Branly », qui révèle à quel point le concours des Amis est précieux pour la sauvegarde du patrimoine universel dont le musée a la responsabilité.

★ Sommaire



★ **Les disparus du quai Branly** p.2

★ **L'Eclat des ombres, L'Art en noir et blanc des îles Salomon** p.4

★ **Le Cercle Lévi-Strauss soutient le musée** p.10

★ **L'Asie dans les collections du musée** p.12

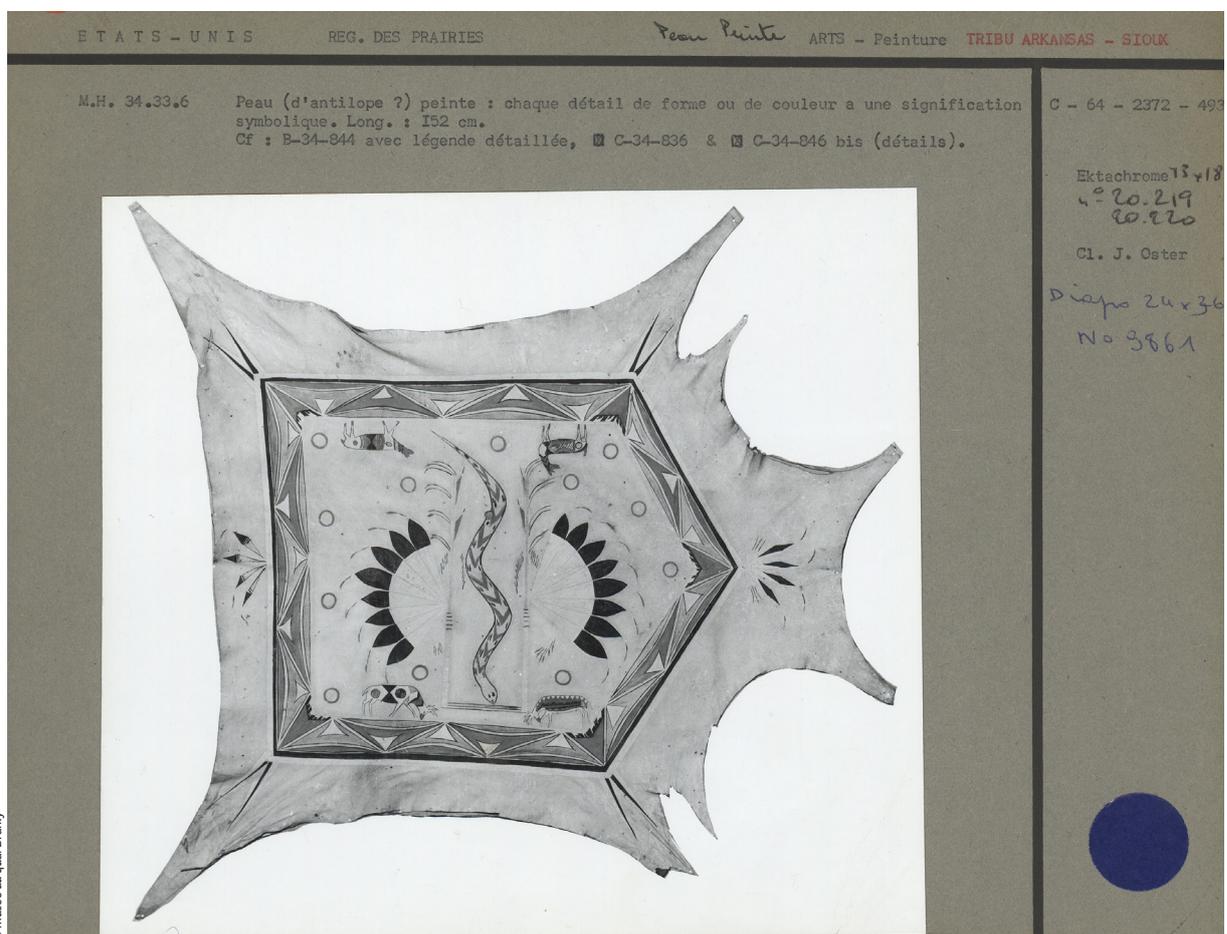
★ **La fondation Robert Ardouin** p.15

★ **Ils nous soutiennent** p.20



★ Les disparus du quai Branly : appel à témoins

Ce 21^e numéro de *Jokko* inaugure une nouvelle rubrique : les disparus du quai Branly. Dans les anciennes collections du musée de l'Homme ou du musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, mais aussi depuis leur rassemblement au sein de l'établissement du quai Branly, certaines œuvres manquent à l'inventaire. Le chantier des disparus du quai Branly s'est ouvert il y a quelques années, permettant ainsi de retrouver la plupart des pièces disparues. Certaines restent néanmoins toujours manquantes.



« Peau peinte au serpent » dans les collections du musée de l'Homme. Négatif anonyme de 1934.



« Peau peinte au serpent » (détail). On y voit le serpent qui a donné son nom à l'objet, un calumet avec ses plumes et deux rennes. Cliché de Daniel Ponsard.

Peau peinte volée au musée de l'Homme

N°71.1934.33.6 D

Peau peinte, dite manteau au serpent

Population Quapaw (?)

Etats-Unis, vallée du Mississipi (Arkansas ?)

Peau de cervidé, pigments

155 x 170 cm

Déposant : Bibliothèque Municipale de Versailles

Ex. Collection Jean-Denis Fayolle, puis Marquis Armand-Louis de Sérent

Peau volée le 19 mai 1982 lors d'une exposition au musée de l'Homme.

Le manteau au serpent faisait partie de l'ensemble exceptionnel rassemblé à Versailles, à partir des années 1750, par Jean-Denis Fayolle (ca 1729-1804), principal commis et commissaire de la Marine, qui, profitant de ses fonctions et de son réseau familial, a constitué une collection de diverses parties du monde, dont de nombreuses pièces provenant de la Nouvelle-France, en Amérique du Nord. En 1786, Fayolle a vendu son cabinet de curiosités au marquis Armand-Louis de Sérent (1736-1822), précepteur des enfants du comte d'Artois. Saisie à la Révolution française, cette collection est démenagée à plusieurs reprises avant de rejoindre la Bibliothèque municipale de Versailles en 1806 ; elle sera déposée en 1934 au musée d'Ethnographie du Trocadéro.

En son sein, parmi les objets issus de la région des Grands Lacs et de la vallée du Mississipi, se trouvait un ensemble de peaux peintes absolument unique dont dix ont été conservées à Paris, au musée du quai Branly. La peau peinte au serpent est une pièce tout à fait exceptionnelle, et sans équivalent connu, qui peut être datée du milieu du XVIII^e siècle ; elle provient possiblement de l'état de l'Arkansas actuel et pourrait être attribuée aux Quapaw. Cette peau de cervidé est décorée en son centre d'un serpent entouré de deux calumets ornés de plumes. De part et d'autre se trouvent, d'un côté deux rennes mâles en position de combat, de l'autre deux rennes femelles. Ces scènes sont entourées d'une bordure pentagonale de décors géométriques rouge, bleu et noir.

Cette peau peinte fait partie de l'ensemble des collections dites royales provenant de Nouvelle France et a une valeur historique exceptionnelle.

A.D.

APPEL À TÉMOINS

Toute personne pouvant fournir des renseignements afin de retrouver ces objets peut s'adresser à :

Le Président du musée du quai Branly

222 rue de l'Université

75343 Paris cedex 7 - France

presidence@quaibranly.fr

+33 1 56 61 70 15

★ L'Éclat des ombres, L'Art en noir et blanc des îles Salomon

Interview de Magali Mélandri, responsable de collections Océanie au musée du quai Branly et commissaire de l'exposition « L'Éclat des ombres, L'Art en noir et blanc des îles Salomon », présentée au musée dans la mezzanine Est jusqu'au 1^{er} février 2015. L'exposition rassemble de nombreux objets datant des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles, caractérisés par des effets de contraste, d'éclat et de brillance qui évoquent les notions de pouvoir, de prestige et de relations avec les ancêtres, essentielles dans l'art des îles Salomon.

L'exposition, « L'Éclat des Ombres, L'Art en noir et blanc des îles Salomon », dont vous êtes la commissaire, a été inaugurée à l'automne 2014. Pour nos lecteurs, pouvez-vous revenir sur la genèse de cette exposition ?

En août 2012 s'est tenu à Honiara – la capitale des îles Salomon – le Festival des arts du Pacifique, un événement qui regroupe de nombreuses communautés insulaires. Véritable moment d'échange entre les îles, de nombreuses performances culturelles ont été organisées à cette occasion. Présent lors de cette édition, Stéphane Martin, président du musée, a constaté l'envergure de l'événement et l'implication des communautés insulaires salomonaises, désireuses de faire partager leur identité. Fort d'un attachement personnel à l'art des îles Salomon dont le musée conserve près de 2000 objets, Stéphane Martin m'a fait part de son souhait de lui consacrer une exposition. Les îles Salomon n'ont pas fait l'objet de beaucoup d'expositions ces dernières années, exceptées celles du British Museum dans les années 1970, du musée Barbier-Mueller dans les années 1980 et celle de la National Gallery of Australia en 2011.

Le choix du scénario a été déterminant : nous ne pouvions en effet traiter de façon exhaustive la production artistique des Salomon dans l'espace limité qu'est la mezzanine Est. Je me suis donc concentrée sur les effets visuels de contraste, d'éclat et de couleur – entre le noir, le blanc et le rouge. Ce



© musée du quai Branly, photo Cyril Zannetacci

constat d'une force visuelle des objets a guidé mon approche du scénario d'exposition.

Ainsi, en étudiant un corpus transversal d'œuvres – du nord au sud des îles Salomon – j'ai pu observer l'importance des contrastes visuels dans les productions artistiques de l'archipel. Le noir du bois, des pigments et de la résine contraste sur la plupart des objets avec la blancheur du tridacne¹ ou l'iridescence de la nacre. La couleur rouge est également très présente avec les monnaies de plumes et la couleur orangée du curcuma. Ces contrastes de couleur et d'éclat qui s'observent sur les objets, apparaissent également dans les parures corporelles, avec les décors peints à la chaux sur la peau.

Mon travail a été étayé grâce au précieux concours de Sandra Revolon, ethnologue au CREDO (Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie) et co-directrice du catalogue de l'exposition. Spécialiste de la partie sud-est des îles Salomon, Sandra Revolon étudie l'anthropologie de l'art et des techniques. Nous avons toutes deux souhaité donner une lecture anthropologique de ces effets visuels.

D'où vient votre intérêt pour les îles Salomon ?

De par ma formation en histoire de l'art et en ethnologie, j'ai été sensibilisée à l'art des îles Salomon. Cependant, je n'en avais qu'une approche générale ; ce champ de recherche étant d'ordinaire prisé par le monde anglo-saxon, du fait de l'histoire coloniale. Mais j'entretiens une grande affinité esthétique avec les objets des îles Salomon. En travaillant plus spécifiquement sur ces œuvres, j'ai véritablement pris conscience de la diversité présente dans l'art de l'archipel et de la richesse des



De g. à d. : bouclier (détail), île de Santa Isabel, 87,5 x 23 x 23 cm, Inv. 70.2003.4.1 ; collier (détail), île de Gela, 23,5 x 16 x 2 cm, Inv. 71.1962.1.108.

transformations que l'on peut observer au fil du temps dans la production artistique.

Au cours de mes différents voyages, si j'ai constaté la présence de nombreux objets relatifs aux îles Salomon dans les musées européens, j'ai également noté que ce sont toujours les mêmes types d'objets qui sont exposés. Aussi, avec l'exposition « L'Éclat des Ombres, L'Art en noir et blanc des îles Salomon », j'ai souhaité faire découvrir d'autres œuvres, des pièces peut-être moins attendues et plus atypiques. J'ai donc fait le choix de présenter une grande diversité d'objets. En effet, je souhaitais insister sur l'extrême valeur chromatique des pièces. Mais plus encore, ce sont leurs effets de brillance et d'iridescence qui ont une vraie valeur signifiante dans l'exposition.

Vous avez choisi de mettre en avant la force plastique des objets, leur brillance et le contraste chromatique qui les anime. L'effet visuel produit est marquant. Vous rappelez-vous votre première rencontre avec une œuvre des îles Salomon ?

Je me souviens de ce magnifique plat (ill. 1), présenté dans les anciennes salles du musée national des arts d'Afrique et d'Océanie (MNAO), à la Porte Dorée. Cet objet, de près de 2 mètres de long, provient du sud-est des îles Salomon et était destiné à la consommation collective de nourriture lors des rituels funéraires. Je me souviens tout d'abord avoir été impressionnée par l'envergure et la majesté de l'objet, trônant sur une estrade, ainsi que par son iconographie complexe. Celle-ci évoque des entités spirituelles zoomorphes que l'on peut deviner dans un second temps d'observation. En prêtant une grande attention au décor, on reconnaît en effet des becs de frégates, rendus par des incrustations de coquillage.

L'histoire de cet objet m'a également séduite. Datant du début du XIX^e siècle, ce plat a été collecté dans les années 1840 par Monseigneur Douarre, premier évêque de Nouvelle-Calédonie et a été présenté au musée de la Marine alors installé au Louvre – avant son intégration aux collections du musée d'archéologie nationale puis du MNAO. Cet objet a probablement été acquis par l'intermédiaire de Léopold



Bol cérémoniel, île de Makira, 49 x 40 x 161 cm, milieu du XIX^e siècle, Inv. 72.84.341 (ill. 1).



Beattie, John Watt © musée du quai Branly

CHIEF DE LA BAIE DE ROAS - MALAITA, 629X

Chef de la baie de Roas, île de Malaita, Inv. PP0194153.

Verguet, missionnaire français à Makira (San Cristobal). Ce bol est emblématique et j'ai tenu à ce qu'il soit présenté dans l'exposition.

Deux autres objets présentés au MNAO m'ont également marquée à l'époque. Il s'agit de deux poteaux, décorant un hangar à pirogue ou une maison des chefs. Provenant des îles Salomon occidentales, ils présentent tous deux un personnage en pied, au visage incrusté de nacre et de coquillages.

Vous vous êtes rendues dans les îles Salomon à l'occasion d'une mission. Pouvez-vous nous en parler ? Quels étaient vos objectifs et vos attentes en vous rendant sur place ?

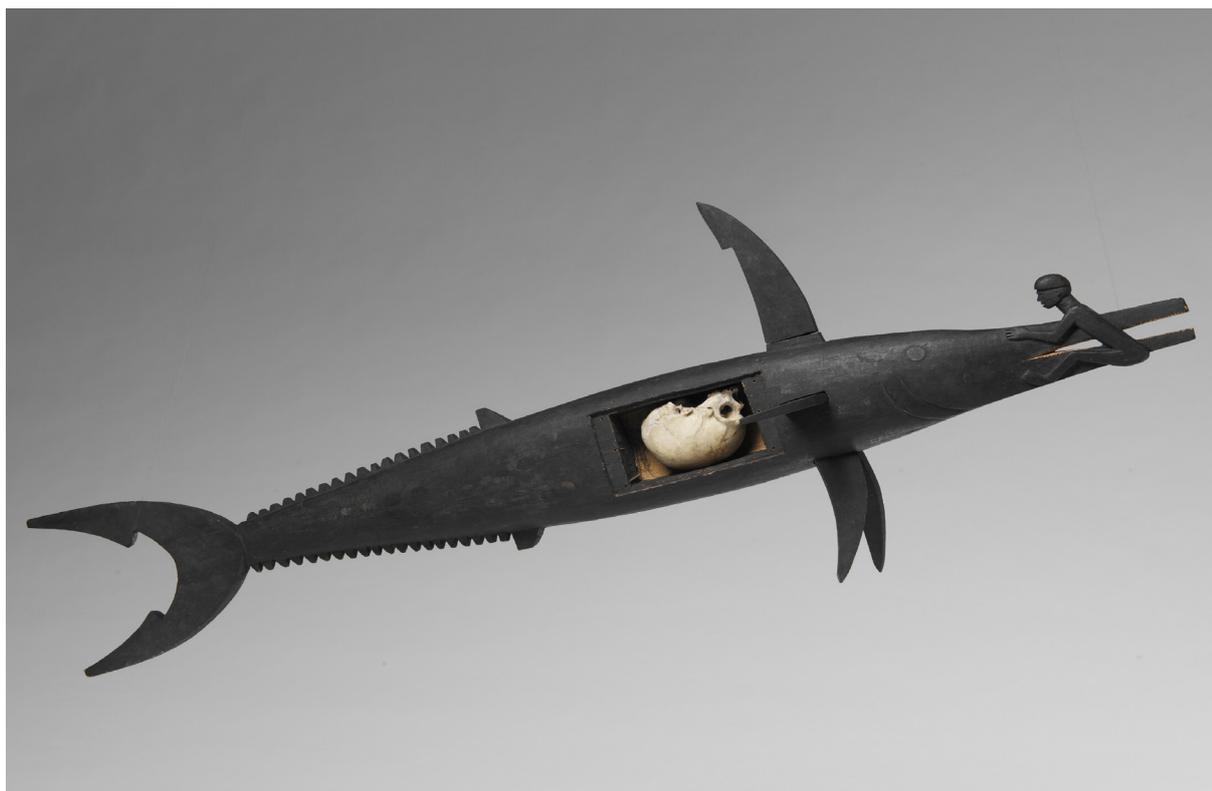
Dès mes premiers échanges avec Stéphane Martin, la question d'une mission a été d'actualité. Cette mission avait un double objectif. En premier lieu, dépasser le simple apprentissage « livresque » et enrichir mes connaissances par une expérience de terrain. En effet, cette exposition, produite dans un temps court, a nécessité une préparation rapide, que la mission sur le terrain a fait avancer de manière sensible. Le second objectif était d'enrichir les collections. Au cours de mes recherches, j'ai souhaité étayer la typologie des objets présentés. J'avais notamment remarqué l'absence de monnaies longues de coquillages dans les collections du musée. Ces monnaies, constituées d'un assemblage de disques de perles et de coquillages, sont fabriquées par les LangaLanga, un groupe linguistique présent sur l'île de Malaita, au centre des Salomon. J'estimais qu'il était important de présenter au public ce type d'objet car ces monnaies, témoins d'un

véritable savoir-faire technique et séculaire, sont encore en usage aujourd'hui.

Les monnaies longues (ill. 2) sont des objets très importants aux îles Salomon car elles sont au centre de la vie sociale urbaine et villageoise. Elles connaissent plusieurs usages, qui sont étudiés par l'anthropologue taïwanaise Pei Yi Guo. Ces monnaies constituent une part importante des échanges matrimoniaux et forment le « bride price », une compensation que doit verser la famille de l'époux à la famille de la mariée pour la remercier et la dédommager. Tradition séculaire, cette dot inversée se compose encore aujourd'hui de biens nourriciers, financiers et de monnaies longues. Ces dernières étant également utilisées comme dédommagement ou compensation en cas de désaccord.

Une demande de mission a donc été déposée et soumise à la commission d'acquisition du musée qui l'a acceptée. Cette mission s'inscrit dans la lignée des missions d'acquisition, préalablement menées au Pérou par Françoise Cousin et en Thaïlande en 2013 par Julien Rousseau.

A l'origine, ma mission devait avoir lieu fin avril 2014, mais des pluies diluviennes et un tremblement de terre ont frappé les îles Salomon, causant de terribles dégâts et m'obligeant à repousser mon départ. Je me suis finalement rendue sur le terrain en juillet 2014, pour une mission de 15 jours, ma première dans l'archipel. Cette mission devait me permettre de rencontrer plusieurs personnes, dont un fabricant de monnaies longues résidant sur l'île de Malaita, ainsi que Kenneth Roga, un acteur important de la valorisation culturelle régionale et le couple d'anthropologues canadiens, Geoffrey et Stéphanie Hobbis qui effectuent leurs terrains aux Salomon.



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Valérie Torre

Reliquaire zoomorphe, île d'Owaraha, 35,3 x 15,5 x 211,5 cm, Inv. 71.1961.103.56.1-5.

La première étape de ma mission consistait à relier Honiara à l'île de Malaita pour rencontrer le fabricant de monnaies. Malheureusement aucune liaison aérienne ni maritime ne fonctionnant, je n'ai pu me rendre sur l'île. J'ai donc modifié mes plans et suis allée à Ghizo, au nord-ouest de l'archipel, afin de rencontrer Kenneth Roga. Je voulais notamment l'interroger sur le sens donné aux incrustations de nacre et de coquillages sur les objets. Peu d'écrits ont été publiés à ce sujet, exceptés ceux de Timothy Thomas et Sandra Revolon. Liées à une notion de pouvoir attribué aux figures ancestrales, ces incrustations sont également, voire plus encore, une marque de prestige politique, distinguant les objets qui circulaient entre les big men et les guerriers. Nous avons également échangé sur les pratiques patrimoniales et le désintérêt des jeunes générations à leurs égards dans la société contemporaine salomonienne.

Au cours de mon séjour dans la capitale, j'ai pu rencontrer diverses personnalités comme l'artiste contemporain Brad Pugeva et mener à bien ma mission en acquérant deux monnaies longues. L'une notamment par l'intermédiaire de James Dede Tuita, principal informateur de l'anthropologue Pierre Maranda et homme important au sein des populations Lau du nord de Malaita. Ces deux monnaies sont présentes dans l'exposition et constituent un riche témoignage de la production contemporaine des îles Salomon.

Madame Sandra Revolon, ethnologue, vous a épaulé en tant que conseillère scientifique. Comment vous êtes vous partagées le travail ?

Je connaissais ses écrits, mais je ne l'avais jamais rencontrée. Notre relation s'est établie à distance, car Sandra Revolon habite et travaille entre Marseille et Aix-en-Provence. Au final, nous nous sommes peu vues mais nous avons énormément communiqué. C'est en tout cas une très belle rencontre intellectuelle. Nos approches sont complémentaires, ce qui a donné lieu à une très bonne entente de travail.

Spécialiste de la partie sud-est des îles Salomon, Sandra Revolon étudie et connaît parfaitement son terrain, ce qui lui permet de comprendre des situations particulières. Moins spécialiste, j'ai apporté à notre réflexion commune un champ plus large, une dimension plus générale sur l'histoire des Salomon et de la production artistique de l'archipel.

Nous avons travaillé ensemble à la fois sur l'exposition et le catalogue. Sandra Revolon m'a aidée dans l'établissement du parcours, sa logique et la définition des thèmes – Pouvoir et prestige, Guerre et violence, Ombres et esprits des eaux, etc. Elle a également commenté la sélection d'œuvres que j'avais établie et a mené un important travail de veille et de relecture des textes et des cartels. Concernant son travail sur le catalogue, j'ai souhaité, dès le début, la nommer co-directrice. Grâce à ses contacts avec des chercheurs s'intéressant aux Salomon, elle a réussi à fédérer de nombreux auteurs internationaux autour de cette publication. Elle a ainsi opéré un véritable travail d'orfèvre dans le suivi du catalogue, initiant et commandant des articles aux différents contributeurs et proposant un discours précis, à la fois anthropologique et contemporain.

Le catalogue qui accompagne l'exposition est en effet le fruit de nombreuses collaborations avec des chercheurs. Pouvez-vous nous en dire plus ?



© musée du quai Branly, photo Rudolf Festeletics de Toïna

Canot de guerre à la chasse aux têtes dans un fleuve de Bambitani, Inv. 70.2001.19.5.

Nous souhaitons avec Sandra que le catalogue ne soit pas un reflet de l'exposition mais plutôt une publication dressant l'état des lieux de la recherche de l'anthropologie des cultures matérielles des îles Salomon. Ce catalogue nous a permis d'aborder plus en profondeur des questions contemporaines, telles la mondialisation et le rapport à la culture et ses objets par les nouvelles générations.

De nombreux chercheurs internationaux ont participé à cet ouvrage : Pierre Maranda, Ben Burt, Michael Scott, Timothy Thomas, Peter Sheppard, Deborah Waite, David Akin, Geoffrey White, Christine Jourdan, Jari kupiainen, etc. Je tiens à souligner ici leur enthousiasme concernant leur participation à la rédaction d'un nouvel ouvrage consacré aux îles Salomon. En effet, ce domaine de recherche connaît peu de publications, à l'exception de la publication du British Museum en 2013² et de l'ouvrage de Ben Burt paru en 2014³. Le catalogue de l'exposition « L'Éclat des ombres » permet un vrai partage des connaissances sur le domaine de recherche des Salomon

et est conçu comme un objet à part entière en regard de l'exposition.

Par leur qualité et leur rendu plastique, les œuvres des îles Salomon séduisent de nombreux collectionneurs. Pouvez-vous esquisser une brève histoire du goût pour ces pièces ? A quand remonte l'intérêt pour les objets des îles Salomon ?

Dès le début des missions et des collectes, l'art des îles Salomon a été très apprécié. Une production « touristique » s'est donc développée très tôt dans l'archipel, dès le début du XIX^e siècle. Les objets produits, reprenant le principe d'un art naturaliste proche des canons occidentaux de la représentation humaine, ont été encouragés par les voyageurs et amateurs. Ces pièces n'ont pas de valeur d'usage, mais leur fabrication constitue une véritable prouesse technique dans l'assemblage et l'incrustation de nacre et de coquillages.

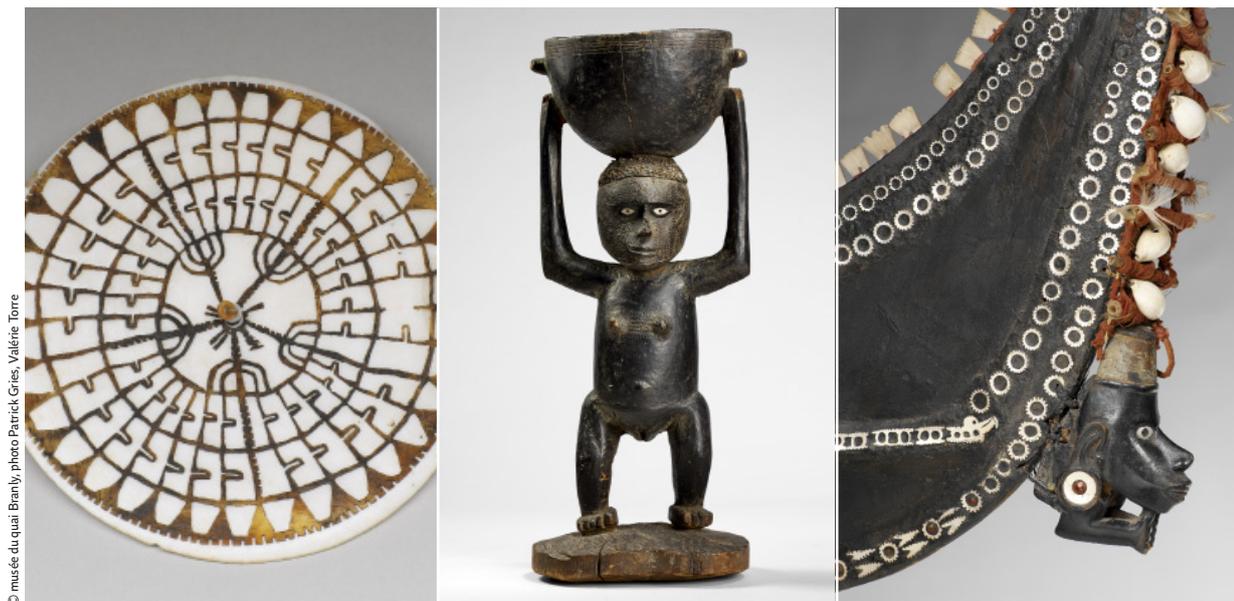


© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© Magali Mélançir

De g. à d. : monnaie de plumes, îles Santa Cruz, 18 x 41 x 95 cm, Inv. 71.1961.103.11 ; monnaies longues de coquillage, Honiara, 2014 (ill. 2).



De g. à d. : ornement de front, 17 x 17,3 x 5 cm, Inv. 72.84.405 ; sculpture féminine, île de Guadalcanal, 64 x 26 x 22 cm, Inv. 71.1977.42.1 ; modèle de pirogue de guerre, îles des Salomon occidentales, 350 x 127 x 37 cm, Inv. 72.1988.2.1.

Objets emblématiques de l'archipel, les figures de proue de pirogue sont très appréciées par les collectionneurs et amateurs. De nos jours, elles sont très cotées sur le marché de l'art : en 2011 une figure a été vendue 1,5 million d'euros par Sotheby's.

L'exposition réunit de nombreux objets des îles Salomon, issus en partie des collections du musée du quai Branly. Dans quelle mesure avez-vous collaboré avec des institutions étrangères et des collectionneurs privés pour des prêts d'œuvres ?

Etablir le corpus d'œuvres a été une tâche complexe car les collections du musée du quai Branly sont parcellaires et inégales. Les objets emblématiques de l'art des Salomon – figures de proue, monnaies de plumes, reliquaires et parures – sont présentés sur le plateau des collections. Ils ont été collectés au XIX^e et au XX^e siècle par Jules Sébastien Dumont d'Urville, le comte Festetics de Tolna ou sont issus de collections majeures comme celle du prince Roland Bonaparte ou encore celle de Daniel de Coppet. L'expédition de La Korrigane, organisée par le musée d'Ethnographie du Trocadéro entre 1934 et 1936, a ainsi fait entrer de nombreuses pièces majeures dans les collections nationales. Lances, tessons, éléments lithiques conservés dans les réserves du musée, sont moins représentatifs de la richesse de la production artistique des Salomon. Nous avons donc dû solliciter des prêts auprès de plusieurs institutions nationales et à l'étranger, en Suisse et au Royaume-Uni, en privilégiant des collections moins connues. Ainsi, plusieurs pièces du musée d'archéologie et d'anthropologie de l'université de Cambridge et de la collection Brenchley au musée de Maidstone sont présentées dans l'exposition. Nous avons également fait appel à des musées français, le musée national de la Marine, le musée d'art et d'histoire de Libourne, le Muséum de Rouen, le musée d'Aquitaine de Bordeaux et le musée de Boulogne-sur-Mer. Plusieurs collectionneurs privés ont également été sollicités,

enrichissant l'exposition de pièces exceptionnelles. Au final, environ la moitié des œuvres présentées proviennent de prêts de musées ou de collectionneurs. Toutes ces œuvres sont mises en valeur dans la scénographie remarquable de Jean-Paul Boulanger.

Propos recueillis par Maëlle Conan

Note ¹ : Le tridacne est un mollusque bivalve géant des mers tropicales dont la coquille ondulée peut atteindre un mètre. Note ² : BOLTON, THOMAS, BONSHK, ADAMS & BURT. *Melanesia : Art and Encounter*. London : British Museum Press, 2013. Note ³ : BURT & BOLTON. *The Things We Value : Culture and History in Solomon Islands*. Herefordshire : Sean Kingston Publishing, 2014.



Charme, île de Nouvelle-Géorgie, 75,5 x 45,5 x 2,5 cm, Inv. 71.1961.103.50.

★ Le Cercle Lévi-Strauss soutient le musée



En 2014, le Cercle Lévi-Strauss a décidé d'apporter son soutien à l'exposition « Esthétiques de l'Amour » qui se tiendra au musée du 5 novembre 2015 au 17 janvier 2016, en finançant l'étude et la restauration d'un ensemble de pièces aïnou. Un manteau, deux paires de bottes, une blague à tabac ainsi qu'un petit sac pourront ainsi être présentés dans l'exposition. Daria Cevoli, commissaire de l'exposition, nous parle de ces objets.

Parmi les ensembles spectaculaires conservés dans les collections asiatiques du musée du quai Branly, les objets anciens collectés dans les régions de Sibérie extrême-orientale à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, relevant du domaine de l'interaction entre le monde des hommes, la nature sauvage et le monde des esprits, suscitent un intérêt particulier.

Des robes de protection en peau de poisson, aux accessoires rituels ornés de volutes et spirales symboliques, en passant par les objets du quotidien associant des matériaux et des décors naturels tout à la fois bruts et raffinés, les objets éclectiques et méconnus en provenance du bassin de l'Amour, des rives de la mer d'Okhotsk et de Sakhaline, associent un attrait esthétique et un intérêt ethnographique indéniable.

Les peuples de chasseurs-pêcheurs vivant dans la région du bassin du fleuve Amour et de l'île de Sakhaline se caractérisent par une culture matérielle unique,

avec des artefacts en peaux de poissons et en écorce de bouleau ornés de motifs symboliques animaliers et en volutes enchevêtrées. De tout temps, ces peuples ont suscité l'étonnement pour leur culture caractéristique, fondée essentiellement sur la pêche, source de vie et de prospérité. Déjà dans les anciennes chroniques chinoises, ces habitants frontaliers étaient décrits comme des êtres étranges, des « barbares à la peau de poisson » vivant en symbiose avec le fleuve.

En effet, jusqu'au milieu du XX^e siècle, les hommes et les femmes des rives de l'Amour s'habillaient essentiellement avec les matériaux issus de l'échange avec les esprits de la nature : fourrures de mammifères, écorces d'arbres et surtout peaux de poissons. La confection des vêtements et objets du quotidien était un acte signifiant, révélateur de l'extrême perméabilité des frontières entre les espèces vivantes et entre le visible et l'invisible. Aussi, la transformation de la peau animale



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

A g. : paire de bottes aïnou, vallée de la Poronai, île de Sakhaline, peaux d'*Oncorhynchus gorbusha* et de *Hucho perryi*, Inv. 71.1899.76.92.1-2.
A dr. : manteau d'homme aïnou, vallée de la Poronai, île de Sakhaline, peau d'*Oncorhynchus gorbusha*, toile de coton, Inv. 71.1899.76.95.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

A g. : paires de bottes, nivkh, bassin de l'Amour, Sibérie extrême-orientale, peaux de *Cyprinus rubrofasciatus*, *Onchorhynchus keta* et *Hucho perryi*, Inv. 71.1966.46.10.1-2. A dr. : blague à tabac, nivkh, vallée de la Tym, île de Sakhaline, peau de *Onchorhynchus keta* aux nuances brunes, débourse-pipe en cuivre gravé, Inv. 71.1899.76.48.

ou végétale en vêtements et accessoires de vie, portés au contact du corps ou utilisés dans l'intimité de la vie domestique, était un acte empreint de spiritualité permettant de canaliser dans l'objet un pouvoir protecteur. Les objets ainsi confectionnés étaient des réceptacles de bonheur dotés d'une essence de vie propre, visible dans la beauté même des fibres de la matière autant que dans l'enchevêtrement du décor.

La femme jouait un rôle de catalyseur fondamental dans cet acte de transformation de la matière en nouvelle « peau ». Maîtresse d'un rituel profane au quotidien, elle façonnait la surface de la matière en l'enrichissant d'une frontière de tracés protecteurs. Elle créait ainsi une barrière contre les esprits malfaisants et signifiait et alimentait le lien essentiel unissant l'être humain au monde environnant.

Cette idée d'un dialogue constant entre les êtres vivants visibles et invisibles, commune à tous les peuples de la région, se traduit concrètement dans une culture matérielle caractérisée par un rapport à la matière absolument unique et des motifs décoratifs en volutes et spirales enchevêtrées inspirés de la nature. Ces parois symboliques composées d'arbres, de vagues, d'oiseaux stylisés, de poissons, de chemins et de frontières sont tracées par les femmes en combinant des motifs transmis précieusement de mère en fille. Chaque tracé, qui prend vie de la matière ou est appliqué sur cette dernière, se veut une parole active, liée à une vie individuelle qu'il signifie au monde.

Ainsi chaque objet se révèle. Par essence, témoignage unique, précieux et vivant, il dévoile tout son sens dans le dialogue culturel structurant qui se décline au fil du fleuve.

Les objets sibériens de ces régions extrême-orientales, méconnus, très fragiles et fabriqués en matériaux « pauvres », ont été très longtemps approchés uniquement en termes de témoignages anthropologiques de nature technologique. Le projet d'une exposition temporaire axée fondamentalement sur la dimension esthétique ex-

ceptionnelle qui les caractérise se propose de valoriser le travail de la matière comme témoin d'un dialogue structurant entre l'homme et la nature environnante.

Cette approche dépassant tout clivage entre art et ethnographie nous a amené à entreprendre de nouvelles recherches documentaires pluridisciplinaires sur les collections, associant les compétences de botanistes, zoobiologistes et ichtyologues spécialisés.

Dans ce contexte, le mécénat du Cercle Lévi-Strauss a rendu possible une étude d'une importance fondamentale portant sur les matières premières utilisées pour la fabrication des vêtements et accessoires en peau de poissons. L'expertise de visu menée par le docteur. A. Naseka, ichtyologue de l'Académie des Sciences de Russie, spécialisé dans la faune de la région, a permis l'identification de tous les spécimens utilisés.

Ainsi, enfin, derrière la définition générique « peau de saumon » imprécise et réductrice, toute une palette de vie aquatique s'est dévoilée à nous. Et le geste créateur a pris tout son sens, dans le choix des matériaux, l'utilisation des différentes nuances chromatiques selon les parties du corps du poisson, l'agencement des écailles, la recherche des textures, révélant toutes les facettes d'un art insoupçonné.

Ce travail de recherche a également été primordial comme support à la restauration et la conservation préventive de ces collections constituées de matériaux fragiles et hypersensibles. En effet, il a permis de cartographier précisément les diverses peaux utilisées pour chaque objet, chacune étant susceptible de réagir de façon différente aux conditions climatiques.

Cette étude scientifique, combinée avec l'analyse ethnoculturelle des artefacts et l'étude technologique pour restauration, a abouti à la constitution d'un dossier d'œuvres complet qui révèle aujourd'hui cette collection historique dans toute sa richesse et sa complexité.

D.C.

★ L'Asie dans les collections du musée

Peut-être moins connues que les collections Afrique ou Océanie du musée du quai Branly, les collections Asie réunissent pourtant des chefs-d'œuvre et des ensembles du plus grand intérêt. En 2014, de nouvelles vitrines présentant les récentes acquisitions du département sont venues enrichir la présentation. Julien Rousseau, responsable scientifique des collections Asie, revient sur l'histoire de cette collection.

Les débuts des collections décoratives et scientifiques

Les premières collections européennes d'art asiatique ont un penchant pour les objets décoratifs d'Asie orientale : laques, peintures sur soie et surtout, céramiques. Parfaitement adaptées au transport et aux goûts étrangers, les porcelaines chinoises découvertes par Marco Polo arrivent en grand nombre en Europe où elles trouvent vite des amateurs. Au château de Fontainebleau, le musée chinois de l'impératrice Eugénie et ses luxueux services de table d'Extrême-Orient présente en 1863 une des premières expositions d'art asiatique en France. Cette collection est également célèbre pour ses œuvres issues du sac du Palais d'été et, moins tristement, pour les prestigieux cadeaux diplomatiques offerts à Napoléon III par la première ambassade siamoise parvenue en France. L'exposition « décorative », typique de la seconde moitié du XIX^e siècle, s'illustre aussi en 1875 avec l'ouverture du

musée d'Ennery, conservé jusqu'à aujourd'hui dans sa disposition d'origine.

Apparus dès le XVI^e siècle, les cabinets de curiosité du roi et des familles aristocratiques ont une ambition didactique assez éloignée de l'engouement mondain pour les « chinoiseries ». Ils accordent en général moins d'importance à l'Asie qu'aux autres civilisations du globe plus récemment découvertes par l'Europe, ou davantage associées au fantasme de la société primitive. A cet égard, le fonds asiatique de l'ancien cabinet du marquis de Sérent fait figure d'exception. Constitué avant la Révolution et enrichi au XIX^e siècle, son histoire le mène de la bibliothèque de Versailles au musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1934. Il nous laisse aujourd'hui une centaine de pièces asiatiques très anciennes du point de vue de l'histoire des collections. On y trouve des armes d'Inde et d'Asie centrale, des statuettes religieuses indiennes et chinoises ainsi que des éléments de costume illustrant « l'habillement



Peinture représentant les dix dernières incarnations du Buddha, Cambodge, 86,4 x 192 cm, Inv. 71.1934.33.423 (ill. 1) ; détails.

des sauvages esquimaux », selon les inventaires de 1792. Une peinture khmère du début du XVIII^e siècle, illustrant les dix dernières vies antérieures du Buddha, constitue le chef-d'œuvre de cette collection (ill. 1).

Après leur dispersion à la Révolution, les fonds des cabinets royaux et aristocratiques sont en bonne partie rassemblés en 1827, grâce à la création du musée de Marine et d'Ethnographie du Louvre. Souvent oubliée, l'exposition éphémère du Palais de l'Industrie des Champs-Élysées de 1873 fait également date et préfigure les futurs musées scientifiques. Pour la première fois, les objets d'Asie y sont présentés à partir d'une classification géographique et thématique. L'exposition s'organise autour de trois grandes sections : les bronzes, vases et récipients ; les religions ; les objets usuels et quotidiens. Des amateurs éclairés y présentent leur collection avec succès, à l'exemple d'Henri Cernuschi qui inaugurera son propre musée quelques années plus tard, en 1898. Ce sont toutefois les collectes des missions scientifiques du ministère de l'Instruction Publique et de la Société de Géographie qui fournissent l'essentiel du contenu de l'exposition du Palais de l'Industrie. Parmi ces missions, on peut citer celles de Charles de Ujfalvy, explorateur de l'Asie Centrale, et du docteur Jules Harmant envoyé au Cambodge et au Laos, qui sont aujourd'hui parmi les plus anciennes collections asiatiques du musée du quai Branly.

Après la fermeture du Palais de l'Industrie en 1880, le ministre de l'Instruction publique Jules Ferry demande la création du musée d'Ethnographie du Trocadéro, où l'on transfère les collections du musée de Marine et d'Ethnographie du Louvre. Deux ans plus tard, des moulages et des sculptures d'Angkor sont présentés juste à côté, au palais de Chaillot, dans le nouveau musée indochinois du Trocadéro. Le courageux promoteur de l'art khmer en France, Louis Delaporte, trouve alors gain de cause, même s'il ne parviendra jamais à faire entrer le

Cambodge au Louvre, comme il le souhaitait au départ.

Le musée de l'industriel Emile Guimet s'ouvre à Lyon en 1879 puis se déplace à Paris en 1889, dans un nouveau bâtiment édifié sur la place Léna. D'abord dédié à l'histoire universelle des religions, il se consacre exclusivement à l'Asie en 1945, lorsqu'il envoie au Louvre ses antiquités européennes et égyptiennes. En échange, le Louvre lui transfère son ancien département des arts asiatiques.

Dans le contexte de la fin du XIX^e siècle, marqué par les conquêtes coloniales et les débuts de l'orientalisme, l'Asie populaire et contemporaine ne suscite qu'un intérêt secondaire chez les collectionneurs. Les orientalistes de la première moitié du XX^e siècle mènent des recherches fondatrices. Philippe Stern retrace la chronologie des temples d'Angkor, Paul Pelliot recueille les manuscrits des grottes de Dunhuang et Alfred Foucher découvre l'emblématique sculpture « gréco-bouddhique » du Gandhara. Le service des missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique finance tout de même des collectes d'objets contemporains au profit du nouveau musée d'Ethnographie du Trocadéro. On peut notamment citer ici le rôle de l'ingénieur Jean-Marc Bel, dont les 150 objets recueillis en 1896 forment aujourd'hui la plus ancienne collection des minorités montagnardes du Laos et du Viet Nam. A la suite des explorations du Pacifique, les populations « primitives » de Malaisie suscitent aussi des collectes qui nous laissent aujourd'hui d'importants témoignages historiques. C'est le cas des 280 objets quotidiens donnés en 1879 par John Errington de la Croix, géologue et ingénieur des mines.

Les collections d'Asie au XX^e siècle

Au début du XX^e siècle, les premières missions dans les régions aux climats extrêmes rassemblent des collections qui sont aujourd'hui un des points forts du département Asie du quai Branly. Parmi ces explorateurs, on peut citer



Maquette de temple de Tanjore, Inde, 32 x 64 x 45,5 cm, Inv. 75-58.1 (ill. 3).

© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© musée du quai Branly, photo Cyril Zarnettaacci



© musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Utratao

De gauche à droite : vue du plateau des collections permanentes Asie (ill. 4) ; boîte, 30,2 x 10,7 x 24 cm, Inv. 71.1899.76.20.1-2 (ill. 2).

Jacques Bacot et Alexandra David-Néel en Himalaya, le Baron de Baye et Louis Marin en Sibérie ou Paul Labbé chez les Nivkh de Russie et les Aïnous du nord du Japon (ill. 2).

Devant le flux d'objets rassemblés par ces voyageurs, scientifiques ou missionnaires, se pose la question de la répartition entre les institutions. Les pièces transitent généralement par une annexe du musée Guimet, située au musée du Trocadéro, avant d'être affectés à l'un ou l'autre de ces musées. En 1925, l'Institut d'Ethnologie est créé pour l'enseignement ainsi que pour l'étude et l'enrichissement des collections du musée d'Ethnographie du Trocadéro. Grâce aux fonds que lui verse le ministère des Colonies, il donnera lieu à de nombreuses missions de recherche et d'acquisition sur le terrain, qui seront théorisées par la publication du « Manuel d'ethnographie » de Marcel Mauss.

Les expositions coloniales, à Marseille en 1906 et à Paris en 1931, marquent un jalon essentiel dans l'histoire des collections ethnographiques de la première moitié du ^{xx}e siècle. Rassemblées par des administrateurs civils ou des militaires, ces collections se caractérisent par leur aspect pédagogique mais manquent souvent de documentation scientifique. Plus d'un millier d'objets du pavillon de l'Indochine et de Pondichery, réalisés pour l'exposition de 1931, figurent aujourd'hui dans les collections du musée du quai Branly. Elles comprennent essentiellement des objets représentatifs de la vie quotidienne, économique et spirituelle. Des maquettes permettent d'illustrer des sujets aussi variés que les techniques, les cérémonies religieuses ou l'architecture. Les collections de l'Exposition coloniale de 1931 rejoindront le musée des Colonies, inauguré à cette occasion à la Porte Dorée. Celui-ci enverra ses collections asiatiques au musée de l'Homme en 1962, lorsqu'il deviendra musée national des arts d'Afrique et d'Océanie (ill. 3).

Un mois avant l'inauguration de l'Exposition coloniale de 1931, la Croisière Jaune, financée par la firme Citroën, s'engage pour un périple automobile de Beyrouth à Pékin. L'expédition est menée par des artistes – photographes, peintres, écrivains – auxquels s'associe l'archéologue Joseph Hackin, alors conservateur au musée Guimet. A leur

retour à Paris en 1932, les membres de la Croisière Jaune déposent près de 600 objets au musée d'Ethnographie du Trocadéro, comprenant notamment de beaux poignards afghans et un remarquable ensemble de costumes de l'opéra de Pékin.

Les initiatives privées restent toutefois marginales. L'enrichissement des collections est le fait des chercheurs du Laboratoire d'ethnologie, dans une démarche scientifique. Les directeurs successifs du musée d'Ethnographie du Trocadéro, puis du musée de l'Homme – Paul Rivet (directeur de 1928 à 1950), Henri Vallois (de 1950 à 1959) et Jacques Millot (de 1960 à 1967) – soutiendront les collectes d'ethnologues qui marqueront l'histoire de leur discipline. Ces collections présentent un caractère très méthodique, à l'image des séries techniques constituées au Japon par André Leroi-Gourhan, théoricien de la « technologie-culturelle », ou des objets relatifs aux cérémonies honorifiques des minorités montagnardes du Viet Nam, étudiées par Georges Condominas. Durant son histoire, le musée de l'Homme reçoit aussi d'importants dépôts du musée de l'Armée et du musée Guimet. Il a aussi procédé à des échanges avec des institutions étrangères, comme le Pitt Rivers Museum, donateur d'ensembles d'objets Naga du nord-est de l'Inde.

A l'image de Paul Rivet, Jacques Millot dirige le musée de l'Homme et entreprend lui-même des missions de collecte. Il se rend en Inde, au Népal et au Sri Lanka dans les années 1960, tout en soutenant des missions au Moyen-Orient et au Népal. Plus tard, les collections d'Asie du Sud-Est péninsulaire s'enrichissent des collectes de Bernard Dupaigne qui le conduiront de l'Afghanistan au Cambodge. De 1980 aux années 2000, Christine Hemmet fera entrer plus d'un millier de pièces dans les collections, illustrant à la fois les religions populaires, les spectacles vivants et les arts de la parure, qui sont aujourd'hui au cœur des espaces permanents (ill. 4) du musée du quai Branly. Forte de cette histoire, l'unité patrimoniale Asie renforce aujourd'hui ses collections par des acquisitions sur le terrain et auprès de galeries. La priorité est donnée aux arts populaires et minoritaires, en complémentarité avec les autres collections publiques d'art asiatique.

J.R.

★ La fondation Robert Ardouvin

La fondation Robert Ardouvin, qui accueille dans la Drôme des enfants et des adolescents confiés par les services sociaux, place les pratiques artistiques et culturelles au cœur de son projet pédagogique. Œuvres d'art exposées dans les lieux de vie, bibliothèque accessible, ateliers et sorties culturelles font partie intégrante du projet d'établissement. Michèle Sinic, animatrice bénévole de l'atelier couture, et Franckie Micholin, animatrice des ateliers couleur végétale « Au fil de la soie » et intervenante à la fondation, puisent souvent leur inspiration dans les collections du musée du quai Branly.

La fondation Robert Ardouvin, collectivité pédagogique située à Vercheny dans la Drôme, accueille des enfants et des adolescents qui lui sont confiés par les services de l'Aide Sociale à l'Enfance ou par les juges des enfants dans le cadre de l'assistance éducative. Reconnue d'utilité publique en 2005, la fondation a été créée pour prolonger l'action d'origine et protéger le patrimoine acquis : culturel, immobilier et foncier. Le statut de « Village d'enfants » lui est attribué en 2009, consolidant ainsi son évolution juridique.

Cette collectivité doit son existence à Robert Ardouvin, qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, créa l'association « Les Amis des Enfants de Paris » en 1946, pour venir en aide à des familles dans la précarité et aux enfants délaissés, errant dans le Paris de l'après-guerre. Installée dans un premier temps à Montreuil, l'association se voit mettre à disposition en 1948, grâce au geste généreux d'une bienfaitrice, deux maisons et quelques hectares de terrains à Vercheny, un petit village du Diois, également très marqué par la guerre et les déportations.

Encadrés par Robert Ardouvin, les enfants de l'association s'y installent peu à peu, s'organisant avec les hommes et les femmes qui constituaient alors l'équipe pionnière pour former une collectivité humaine. Les décrets régissant la protection de l'enfance verront le jour seulement en 1958 et les premiers financements réguliers de l'Etat en 1962.

Implantée sur le site de Vercheny-le-Haut, la fondation Robert Ardouvin bénéficie maintenant d'un cadre privilégié, offrant terrains de jeux et vastes espaces naturels aux enfants. Le village s'organise autour de nombreux bâtiments conçus par l'architecte suisse Hans Von Moos (1919-1987) : un bâtiment collectif comprenant les bureaux administratifs, un restaurant dans une belle salle décorée, utilisée également pour des expositions et des fêtes, plusieurs ateliers, une bibliothèque, un gymnase et un ensemble de maisons pour l'accueil des enfants.

Chaque maison est tenue aujourd'hui par des éducateurs familiaux, qui ont fait le choix de venir travailler et partager leur vie avec les enfants et adolescents. Ainsi accueillis au sein d'une structure stable, ils grandissent



© Ina Bandy



© Fondation Robert Ardouvin

De gauche à droite : les débuts de la fondation Robert Ardouvin, Montreuil, 1947 ; bâtiment collectif, bibliothèque de la fondation, 2014.



© Fondation Robert Ardouvin

Les fleurs du jardin de la fondation ; les couleurs des fleurs sur le papier.

dans un cadre éducatif situé entre la cellule familiale et la vie de groupe.

Le projet pédagogique

Robert Ardouvin (1928-1997) a créé la collectivité pédagogique de Vercheny comme un milieu vivant, ouvert et créatif en soutenant les activités économiques (vignobles, élevages, plantes aromatiques) mettant en avant l'apprentissage du vivre ensemble, du partage et de la solidarité avec des pratiques artistiques, artisanales et sportives.

LES COLLECTIONS TEXTILES DU QUAI BRANLY

La collection textile du musée compte plus de 25 000 pièces représentatives de l'étonnante variété des matériaux, procédés, usages et formes employés par les hommes à travers le monde. La plupart date des XIX^e et XX^e siècles, même si la collection comprend aussi quelques tissus archéologiques et historiques, notamment en provenance d'Amérique.

Une multitude de fibres s'y côtoient, végétales (coton, lin, chanvre), animales (soie, laine) et parfois aussi minérales (métaux précieux). Les techniques de tissage, de teinture, d'application ou de broderie mettent en œuvre des savoir-faire, pratiqués dans des ateliers professionnels ou au sein du groupe familial, qui se transmettent d'une génération à l'autre, tout en intégrant des procédés nouveaux.

Quotidiens ou exceptionnels, profanes ou rituels, les tissus se retrouvent à tous les instants de la vie dans le décor de l'habitat (tapis, tapisseries, couvertures), dans les vêtements, mais également dans de nombreux objets profanes ou sacrés, supports de l'expression religieuse. A travers ces éléments et leurs coloris s'affirment les identités régionales et sociales. Genres, âges de la vie, rites de passage, hiérarchies au sein d'une même société s'y expriment, ainsi que les relations entre les hommes et les dieux, les vivants et les morts.

www.quaibrantly.fr

Ainsi, l'art et la culture tiennent une place importante dans le projet pédagogique de la fondation en tant que vecteurs d'ouverture, de développement et d'épanouissement des enfants. Œuvres et objets d'art divers font partie de l'environnement quotidien grâce à l'acquisition patiente, au fil du temps, d'un patrimoine culturel de qualité financé en partie par des dons. La présence occasionnelle d'artistes en résidence et des ateliers de pratiques créatives, comme les arts graphiques et peinture, la couture en lien avec l'impression végétale et la poterie, complètent la sensibilisation artistique des enfants.

L'atelier « Impressions végétales » de la fondation Robert Ardouvin

De tout temps, les hommes se sont entourés de couleurs, pour leurs vêtements, leur habitat et leurs objets. La découverte des colorants artificiels date seulement de la fin du XIX^e siècle. Pour les périodes antérieures, les nombreuses plantes tinctoriales, l'utilisation de certains insectes (le kermès ou la cochenille) ou la pourpre du murex étaient les sources de ces couleurs. Ces dernières sont généralement conservées de manière remarquable et nous pouvons apprécier toute leur beauté et leur fraîcheur sur des tentures, des vêtements ou encore des objets conservés dans de nombreux musées dont le musée du quai Branly.

L'utilisation des couleurs végétales est, depuis quelques années, une démarche de plus en plus répandue comme alternative aux colorants artificiels. Elle s'appuie sur de nombreux travaux réalisés par les chercheurs au cours des siècles précédents, et sur des recherches plus récentes menées aussi dans les musées qui sont de plus en plus nombreux à se doter d'une structure d'analyses.

Les couleurs naturelles sont en effet nombreuses et encore utilisées aujourd'hui, que ce soit pour teindre la laine, la soie, le coton et les autres fibres cellulosiques dans l'habillement et la décoration intérieure. Elles sont également employées pour colorer le papier et fabriquer des encres pour l'écriture et l'aquarelle.



Cueillette de baies de Mahonia ; réalisation de bogolans.

© Fondation Robert Ardouvin

A Vercheny, dans la Drôme, la fondation Robert Ardouvin organise des ateliers pour les enfants mais aussi pour les adultes intéressés. Durant les vacances scolaires, les enfants apprennent à utiliser les belles couleurs que nous donnent les plantes de notre environnement : le jaune des fleurs d'œillet d'Inde, de la gaude ou grand réséda et du genêt des teinturiers ; l'orange des fleurs de coréopsis et des cosmos ; le rouge des racines de garance ; le bleu des feuilles de pastel ou le gris bleuté des baies de troène ; le rose des baies du mahonia ; le vert avec celles du nerprun et enfin les bruns foncés du brou de noix et le noir des galles de chêne.

Dans le jardin de la fondation, les enfants, accompagnés de notre jardinier bénévole, apprennent au fil des saisons à cultiver des plantes tinctoriales et à cueillir dans la nature environnante feuilles, baies, brous et galles, dans le respect des plantes rares et de celles qui sont protégées.

Les enfants et les adultes qui participent à ces ateliers fabriquent des encres avec ces plantes suivant des recettes

anciennes. Ils découvrent ainsi pour l'aquarelle, mais aussi pour l'écriture, une riche gamme de couleurs. Nous utilisons également les fleurs d'iris, de géranium, de pétunia, de rose trémière, d'œillet d'Inde ou encore de pivoine. Cueillies fraîches, elles sont ensuite écrasées sur le papier pour le colorer de belles nuances. La chimie des plantes est parfois magique : sur le papier, le rouge peut devenir violet, le vert bleuit, le tannin et le fer noircissent.

En nous inspirant des techniques connues telles que le *shibori* et le *batik*, nous nouons, nous ligaturons et nous cousons les tissus afin de garder certaines parties de l'étoffe en réserve. Ainsi, dans le bain de teinture, ces parties sont préservées de la couleur et créent des motifs.

Nous puisons principalement dans l'inépuisable répertoire des techniques présentes dans les collections du musée du quai Branly (ill. 1). En nous inspirant des bogolans africains, dont le musée conserve plusieurs exemples, nous imprimons des motifs sur le tissu avec l'argile de notre rivière à laquelle nous ajoutons du fer. Ensuite, le



© musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Urrado

© Fondation Robert Ardouvin

De gauche à droite : voile de visage maghmoq, Sanaa, Inv. 70.2009.16.5 (ill. 1) ; tissu *shibori*.



© Fondation Robert Ardouvin
Quelques objets réalisés lors de nos ateliers.

tissu est trempé dans une décoction de plantes à tanin : l'étoffe se colore et les motifs apparaissent quant à eux en brun ou en noir.

Ces ateliers éveillent la curiosité des enfants et les incitent à mieux regarder autour d'eux. Ils apprennent ainsi à reconnaître et à nommer les arbres, les baies, les fleurs. Ils découvrent également les couleurs insoupçonnées des plantes ; leur utilisation est une approche à la chimie et une source d'éveil à la créativité.

Nous réalisons avec les tissus et les papiers décorés différents types d'objets : des cartes et des carnets aqua-rellés en lien avec l'atelier d'arts graphiques et peinture ou encore des pochettes, des sacs et des coussins créés avec l'aide de l'atelier de couture.

En 2015, nous souhaitons organiser un voyage au musée du quai Branly afin de faire découvrir aux enfants intéressés les riches collections du musée, en leur montrant que les techniques qu'ils ont appris à utiliser sont présentes sur un grand nombre de textiles des collections et que les motifs qu'ils ont reproduits avec les tampons ont été et sont toujours des techniques utilisées par de nombreuses cultures.

Michèle Sinic et Frankie Micholin

LA TECHNIQUE DU BOGOLANFINI

Le *bogolanfini* est un textile de coton traditionnel bamana (Mali) très populaire, qui tire son nom de la technique particulière de teinture à la boue et se décline aujourd'hui largement dans la mode contemporaine africaine. Ce tissu, généralement constitué de six bandes, est tissé par les hommes mais ce sont les femmes qui produisent son décor graphique. La technique est originale puisque les dessins apparaissent en clair sur fond sombre, obtenus par l'application de la boue autour des dessins. La couleur originelle du coton, légèrement teintée par la décoction de feuilles où le textile a d'abord été mis à tremper, est ensuite blanchie au savon suivant le dessin constitué en général de motifs géométriques. Le fer contenu dans la boue réagit chimiquement avec le tanin des feuilles et fixe cette couleur noire ou brune définitivement après lavage. Vêtement de chasseur, de l'initiation féminine et de la jeune accouchée, le bogolan est entré dans tous les domaines de la vie sociale, en particulier en Occident où il est devenu l'archétype du textile « ethnique ».

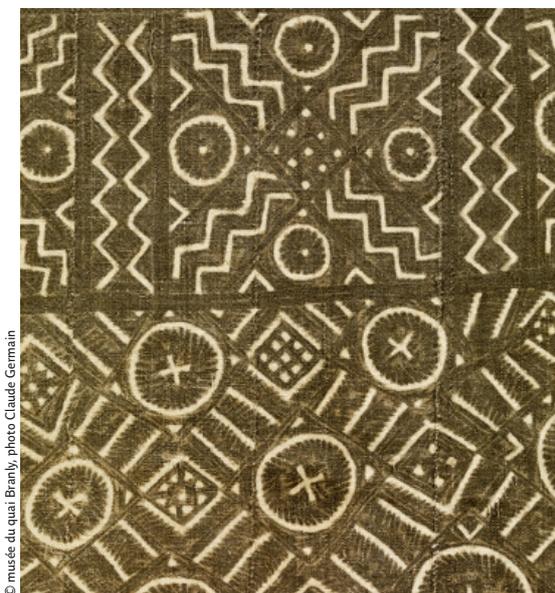
La collection du musée du quai Branly compte de très beaux exemplaires collectés dans les premières décennies du ^{xx}e siècle qui illustrent l'évolution du répertoire graphique attestant de la dimension historique du textile. François de Zeltner, à la suite de ses missions au Soudan français au début du siècle, en a donné une très belle série au musée d'Ethnographie du Trocadéro (ill. 2 et 3) et a publié un article à ce sujet en 1910 dans les Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie.

H.J.

FONDATION ROBERT ARDOUVIN WWW.VILLAGE-ARDOUVIN.COM

AU FIL DE LA SOIE WWW.AU-FIL-DE-LA-SOIE.COM

COULEUR GARANCE WWW.COULEUR-GARANCE.COM



© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries

De gauche à droite : pagne bogolan, Mali, 80,5 x 148 cm, Inv. 71.1964.0.2 (ill. 2) ; pagne bogolan, Mali, 138,5 x 86,5 cm, Inv. 71.1930.61.537 (ill. 3).



SAVE THE DATE

LUNDI 7 SEPTEMBRE 2015

★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• Membres d'honneur

Jacques Chirac
Abdou Diouf

• Président fondateur

Louis Schweitzer

• Président

Lionel Zinsou

• Vice-Présidents

Jean-Louis Paudrat
Bruno Roger

• Secrétaire général

Philippe Pontet

• Trésorier

Patrick Careil

• Administrateurs

Bénédicte Boissonnas
Claire Chazal
Antoine Frérot
Antoine de Galbert
Caroline Jollès
David Lebard
Hélène Leloup
Aïssa Maïga
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Françoise de Panafieu
Guy Porré
Louis Schweitzer
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias

Les grands bienfaiteurs

Nahed Ojeh

Les bienfaiteurs

Arnaud Brillois
Patrick Caput
Yacine Anna Douaoui
Cécile Friedmann
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Georges et Caroline Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
David et Lina Lebard
Hélène et Philippe Leloup
Pierre Moos et
Sandrine Pissaro
Jean-Paul Morin
Philippe et Catherine Pontet
Guy Porré et
Nathalie Chaboche
Barbara Propper
François de Ricqlès
Bruno Roger
Louis et Agnès Schweitzer
Jérôme Seydoux
Sophie Seydoux
Dominique et Jacqueline
Thomassin
Christian et Corinne Vasse
Baron Guy de Wouters
et Violette Gérard
Lionel Zinsou

Les personnes morales

• Membres soutiens

Groupe Elior
Fimalac
Financière Daubigny
Financière Immobilière Kléber
Gaya
IDRH
Claude Lévy
Pharmacie de la Tour Eiffel
Sanofi Aventis
Schneider Electric

• Membres associés

L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Artcurial, Briest, Poulain, Tajan
Arts d'Australie
Bruneaf
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie Afrique
Galerie Alain Bovis
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Bernard Dulon
Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Bernard de Grunne
Galerie Daniel Hourdé
Galerie Louise Leiris
Galerie Albert Loeb
Galerie Patrick et
Ondine Mestdagh

Galerie Mermoz
Galerie Meyer
Galerie Monbrison
Galerie Rattton
Galerie Lucas Rattton
L'Impasse Saint-Jacques
Piasa
Sotheby's
Voyageurs et Curieux

Le Cercle Lévi-Strauss

Alain Bovis
Patrick Caput
Ariane Dandois
Jean-Claude Dubost
Danièle Enoch-Maillard
Antoine de Galbert
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Stéphane Jacob
Georges Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Anthony Meyer
Jean-Paul Morin
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Hina Robinson
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias

Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #21 ★ janvier – mars 2015

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Julie Arnoux, Maëlle Conan

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Maëlle Conan

Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quaibrany.fr – Site : www.amisquaibrany.fr

Ont contribué à ce numéro :

Daria Cevoli, responsable de collections Asie – **D.C.**

Maëlle Conan, stagiaire à la société des Amis – **M.C.**

André Delpuech, conservateur en chef du Patrimoine, responsable de l'Unité patrimoniale Amériques – **A.D.**

Hélène Joubert, conservateur en chef du Patrimoine, responsable de l'Unité patrimoniale Afrique – **H.J.**

Magali Mélandri, responsable de collections Océanie

Franckie Micholin, animatrice des ateliers couleur végétale « Au fil de la soie »

Julien Rousseau, conservateur du Patrimoine, responsable scientifique des collections Asie – **J.R.**

Michèle Sinic, animatrice bénévole de l'atelier couture, fondation Robert Ardouvin